

DU MONDE ENTIER

GABRIELA ADAMEȘTEANU

**SITUATION  
PROVISOIRE**

ROMAN  
TRADUIT DU ROUMAIN  
PAR NICOLAS CAVAILLÈS



*nrf*

**GALLIMARD**

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

UNE MATINÉE PERDUE

Vienne LE JOUR

*Du monde entier*



GABRIELA ADAMEȘTEANU

SITUATION  
PROVISOIRE

roman

*Traduit du roumain  
par Nicolas Cavaillès*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

**PROVIZORAT**

© *Gabriela Adameşteanu, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

*À ma mère adoptive,  
Sanda Bădulescu*



*Première partie*

**L'AIR DU TEMPS\*<sup>1</sup>**

Je pressentais que le destin me préparait un nouveau tour et que le cours de ma vie s'en trouverait dévié une fois de plus. Alors, pendant quelques instants, je voyais réellement des « signes », comme si des phares avaient soudain troué l'obscurité, mais trop brièvement pour me permettre d'en saisir le sens. Je me levais avec la certitude que des signes m'étaient apparus, mais qu'ils me restaient indéchiffrables.

MIRCEA ELIADE<sup>2</sup>

1. Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Trad. Constantin N. Grigorescu, *Les Promesses de l'équinoxe*, Gallimard, « Du monde entier », 1980, p. 341.



## CHAPITRE 1

### *Près du lac aux pêcheurs*

— J'espère que tu es au courant de la dernière campagne du Camarade ! Le *Code de l'Éthique* !

Elle hausse les épaules, fâchée – où est-ce qu'il est encore allé chercher ces âneries ? Elle n'a pas envie de parler, comme chaque fois qu'elle se prépare à partir. Elle rassemble son courage pour sortir de la chaleur moite, qui sent le sexe, sous la couette, elle tempore, elle tempore, comme *lorsqu'elle entre, lentement, hésitante, dans l'eau verte et glacée, jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux*, jusqu'à ce que, exaspérée par sa propre lâcheté, elle prenne son courage à deux mains et écarte la couette d'un mouvement de la jambe. Mais ses épaules se resserrent aussitôt, elle frissonne, quelle comparaison déplacée, impossible à utiliser dans de la prose, ce n'est pas le parfum d'algues pourries de la mer, ici, c'est l'écoeurante odeur de crépi humide d'un studio mal fini. Et bon sang, où est-ce qu'elle a lancé son soutien-gorge ? et ses bas ? Et pourquoi ne pas retourner plutôt glousser sous la couette ?

Mais la couette a déjà refroidi, et elle entend le bruit métallique de la lanterne, Sorin attrape en vitesse son pantalon sur le dossier de la chaise – signe indéniable que l'heure approche où l'ami Florinel va rentrer chez lui.

— Vraiment, ça ne te dit rien, le *Code de l'Éthique* ? Rien du tout ? Réfléchis bien ! Le *Code de l'Éthique* et l'*Équité socialiste* !

Bon Dieu ! Ça fait deux mois que les journaux ne parlent que de ça...

Il aligne avec ironie ses phrases toutes faites, en renversant la pile d'habits jetés sur la table pour y chercher son maillot. Où a disparu l'adolescent qui, il y a seulement quatre heures, écrasait dans le cendrier rempli de mégots la cigarette sur laquelle il venait de tirer, maladroitement, en sursautant au moindre bruit d'ascenseur ? Ses mains impatientes glissant sur son corps, qu'il est difficile de t'attendre, toi !, son visage, collé contre sa chevelure, et l'odeur de sa chair embrasée et le léger relent de cantine de son pull-over bleu. Pourquoi ne peut-elle pas en rester au moment où elle pousse la porte d'une main molle, terrorisée à l'idée de la trouver close ? ou, plus grave encore, de voir apparaître sur le seuil, à la place du pull-over, le pyjama en duvetine et les yeux rafistolés, à peine éveillés, de l'ami Florinel, mais d'où est-ce qu'elle sort cette coureuse ?

Mais la porte n'est jamais fermée, Sorin écrase dans le cendrier la cigarette qu'il vient d'allumer et se précipite, qu'il est difficile de t'attendre, toi !, et elle se détend dans la lumière bleue de son pull-over, pourquoi tout cela dure-t-il si peu ? Et qui est le véritable Sorin ? Celui qui tremble de désir et d'inquiétude en l'attendant, les yeux rivés sur l'heure, dans ce studio des marges de la ville, ou bien celui qui la saluera, d'un air amical et réservé, quand ils se croiseront par hasard dans les couloirs de l'Édifice ?

— ... Ah, oui ! J'avais oublié que madame ne lit pas les journaux, comme nous, les simples mortels ! Même pas le journal qui la paie !

Sorin prend la bouteille sur la table, la bouche et la glisse dans sa serviette diplomate. Heureusement qu'il a pris soin de placer en dessous le journal plié en quatre : la tache marronnasse et collante de Bitter s'est étendue sur le visage du Camarade – chaque jour un peu plus jeune –, au lieu de

s'étendre sur la broderie criarde de la nappe, probablement achetée dans un marché de province.

— C'est un garçon de la campagne, comment veux-tu qu'il ait bon goût ? L'ami Florinel n'est pas bête du tout, et il se donne du mal pour progresser, mais il ne pourra jamais dépasser une certaine limite ! Tiens, il ressemble tout à fait à ton amie, Dorina, dit Sorin en riant, gêné.

Dorina Gabor, son amie ? Letitia remonte ses collants à losanges noirs et blancs, les commissures de ses lèvres sont tombées, mécontentes. Lorsque Dorina est apparue dans l'Édifice, avec sa robe longue mollement évasée, à grandes fleurs, en pleine mode Courrèges, motifs géométriques et minijupes, on aurait pu croire qu'elle n'avait pas fait ses études dans la capitale. Ses cheveux permanentés, rares et sans tenue, ressemblaient à une inflorescence de chardons. Sa seule coquetterie, c'était de passer chaque semaine chez la manucure pour une nouvelle couche de peinture sur ses ongles bombés comme des becs d'oiseau. Mais on a rapidement vu qu'elle a le sens de l'humour, elle est débrouillarde et dévouée.

\*

— Le dévouement excessif est suspect, ricane Petru, admirateur inconditionnel de La Rochefoucauld, mais pas de Dorina, à laquelle il répond toujours sèchement lorsqu'il entend sa voix énergique dans le téléphone. Ne va pas nous ramener cette fouineuse à la maison, d'accord !

Mais n'est-ce pas la violence de Petru ces derniers temps qui a poussé Letitia vers un homme aux airs d'adolescent attardé, comme elle ? Le frère qu'elle a toujours souhaité, depuis que sa mère et son oncle Ion l'ont prévenue que dans ce monde-ci on ne peut avoir confiance en personne, tu

entends, Letitia ? Même ton meilleur ami te balancera à la Securitate !

En personne, donc, en personne... Pas même en Petru, qui lui reproche d'avoir dû endosser lui aussi, en se mariant avec elle, son dossier de famille à elle, un dossier couvert de taches, les années de prison du père et de ses frères inconnus, qui risque de faire voler en éclats sa nomination au poste de maître de conférences.

Letitia s'est rappelé tous les reproches reçus de son mari durant l'automne, dans les deux autobus et le tramway qui la conduisent de l'Édifice jusqu'à la garçonnière de Florinel, et de là jusque chez elle. Les feuilles que les balayeurs ratissaient sous les buissons, d'un geste paresseux, ressemblaient à des amas de papiers ou de chiffons sales. Dans l'air vaporeux scintillaient les couleurs pleines et festives de l'automne – le rouge du lierre, comme un fruit mûr aux mille nuances, et le jaune des acacias, prêt à se dissoudre dans l'atmosphère. Mais quelque chose tracassait Letitia, comme des picotements de cystite – serait-ce donc ça, le remords ? Elle se servait alors en vitesse, comme analgésique, l'argumentaire préparé pour l'heure où elle annoncerait à ses parents qu'elle avait décidé de divorcer. Mais cette idée-là accélérerait le sifflement du sang dans ses tempes et son corps s'emplissait aussitôt de la furie métronomique de son cœur, accrue par une vieille angoisse.

Peut-être l'angoisse provient-elle d'un souvenir lointain, comme une photo surexposée. Letitia se tient sur le seuil d'une grande pièce pleine de monde. Son cartable pèse lourd, mais personne ne vient le lui enlever, personne ne la regarde, à part l'énorme chien-loup dont les yeux marron-jaune sont fixés sur elle. Elle écoute sur le seuil les grosses voix brutales des hommes portant un chapeau sur la tête et vêtus de cuir noir, qui jettent en tous sens les affaires et les livres.

— Allez, arrête de beugler ! crie l'un d'eux à sa mère qui,

les cheveux ébouriffés et les joues rouges, sa blouse boutonnée de travers et sa liseuse sur les épaules, pleure.

Les portes des armoires sont grandes ouvertes, les tiroirs renversés par terre, et Letitia a tellement peur qu'elle marche à quatre pattes, son cartable sur le dos, pour se glisser sous la table. Elle entend son cœur battre contre ses genoux, elle voit les livres ouverts, leurs pages froissées et déchirées, jetés les uns sur les autres au milieu de la pièce, sur les robes de voile et de cachemire, les jupes plissées ou cloches qui ont toutes l'odeur de maman et que piétinent les bottes de ces hommes qui crient, alors que maman pleure.

Elle reste là longtemps après que les voix des hommes ont disparu, immobile, pelotonnée, elle ne bouge pas même lorsque sa mère tend une main tremblante sous la table, pour la sortir de là.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, chuchote sa mère d'une voix éraillée, ne t'inquiète pas, Letitia, il ne s'est rien passé ! On va partir d'ici, on va déménager chez ton oncle Ion, ce sera lui ton papa ! Il prendra soin de toi, ne t'inquiète pas !

\*

Ne pas s'inquiéter, non ! Depuis le cimetière de province où sa mère et elle, au désespoir, l'ont porté il y a dix ans de cela, l'oncle Ion n'a plus moyen de s'opposer à ce que Letitia divorce. Il n'a d'ailleurs pas même eu l'occasion d'approuver son mariage, qui, s'il n'était pas mort de manière aussi inattendue, et si sa nièce, devenue sa fille adoptive, n'avait pas été saisie de peur pour l'avenir, n'aurait probablement pas eu lieu. L'opinion de son père ne compte pas, et sa mère a de toute façon du mal à supporter Petru.

Reste encore à trouver où Letitia pourra aller lorsqu'elle aura décroché son manteau de la patère et qu'elle aura refermé à jamais la porte de l'appartement du 10, rue Uranus.

Il lui faudrait sa paye entière pour louer une chambre, alors avec quoi mangera-t-elle, avec quoi s'habillera-t-elle ? Et comment se rendre au tribunal avec Petru, quand elle ne se sent pas moins coupable qu'il ne l'est ? L'idée qu'il pourrait l'accuser d'adultère et entraîner aussi Sorin dans un scandale pareil la fait frissonner, le soir, quand l'inquiétude l'empêche de faire autre chose que fumer à la fenêtre, cigarette sur cigarette. Quand ils ne sont pas ensemble, Letitia pense à Petru avec une étrange pitié, même si la veille encore il s'est mal comporté avec elle. Mais lorsqu'elle entend des pas dans le vestibule, elle redoute de le voir apparaître avec un air attendri sur le visage, lui demandant un amour qu'elle n'a plus moyen de lui donner.

Heureusement que Petru ne quitte pas sa morosité, depuis qu'il est rentré de Chine.

\*

Les choses se passent différemment lorsqu'il rentre très tard dans la nuit, et qu'il se heurte aux chaises, dans la pénombre, sans allumer la lumière : un reste de sa bienveillance d'autrefois envers Letitia, qui part travailler quatre ou cinq heures avant lui. Elle fait semblant de dormir, tandis que le lit grince sous le poids de l'arrivant et que sa main tâtonne dans les draps, t'en es à quel jour ? n'oublie-t-il jamais de murmurer tout en lui tripotant les fesses. Et il attend sa réponse, avant de s'affaler sur elle. Son odeur de vin aigre l'enveloppe et elle subit, crispée, les dents serrées, la main qui lui caresse et lui ouvre les feuilles de chair, avec une patience curieuse pour un homme ivre, son sexe à lui a la douceur et la taille exactes qu'elle en attendait, et petit à petit son corps traître se détend sous le mouvement familier du grand corps osseux qui la recouvre. Letitia émet de petits cris, comme si elle avait mal quelque part, aaah, aaah, des cris que Sorin

n'entendra jamais, et pas seulement par honte vis-à-vis des voisins inconnus, ni à cause de la gêne que lui donne le lit étranger de l'ami Florinel, mais alors pourquoi ?

Elle ne se pose pas la question, mais dès que Petru se relève, elle a soudain devant ses yeux clos l'autre chambre, l'autre lit, et elle sent dans ses narines le parfum de la douce peau de Sorin. Elle se retourne sur un côté, en chien de fusil, les jambes collées l'une à l'autre, les paupières pesantes sur ses yeux serrés, un fœtus que ne protège plus le giron de sa mère. Elle ne peut plus apercevoir les doigts que Petru a tendus vers elle pour caresser ses cheveux emmêlés sur l'oreiller, ni la main qu'il retient maintenant d'achever son mouvement. Elle se souvient seulement des yeux clairs et des chuchotements de Sorin, qu'il est difficile de t'attendre, toi ! D'où lui vient cette tristesse, ce dégoût envers son propre corps poisseux, une peau de honte ?

Sa respiration précipitée la trahit, elle ne dort pas, tandis que Petru revient de la salle de bains et qu'à la lumière du lampadaire de la rue, avec une serviette mouillée, il nettoie le drap ; il a éjaculé dehors. Et c'est seulement lorsqu'elle l'entend respirer avec régularité qu'elle ouvre les yeux et qu'elle les garde longtemps rivés dans l'obscurité.

\*

Elle a été élevée par un homme résigné, telle était du moins son impression quant à l'oncle Ion, le frère de sa mère, et elle s'efforce depuis des années de ne pas répéter son échec. Voilà pourquoi elle a absolument tenu à publier autre chose que des articles dans la revue d'études et de recherches dont Petru est le secrétaire général de la rédaction. Elle imaginait avec un déplaisir croissant les œillades ironiques que se lançaient les collègues de Petru pendant qu'il insérait, non

sans gêne, l'article de son épouse dans le sommaire du prochain numéro.

Mais pour sa vie à elle, Letitia ne sait pas ce qu'elle veut, et, chose qui un jour lui semblera étrange, elle ne cherche même pas à savoir. Sa jeunesse s'étend à l'infini devant elle et tout porte encore le signe de l'improvisation. Elle vit de rendez-vous en rendez-vous et attend seulement que Petru obtienne son visa pour Montpellier, ou au moins pour Zagreb, pour qu'enfin, si Florinel part à la campagne, elle ait une fin de semaine libre. Alors, rêve incroyable !, Sorin et elle dormiraient ensemble ! Et ils parleraient peut-être aussi, plus précisément, du divorce.

D'ici là, elle a le temps d'écrire dans le cahier qu'elle tient caché sous le matelas. *Il arrive toujours plein de douceur, avec tendresse, parfois il peut avoir un bouquet de perce-neige à la main, d'autres fois il tire hors de sa serviette un petit cadeau : un savon Lux, dont il s'excuse, gêné, un paquet de Kent, un livre qui vient de sortir. Et la bouteille, dont l'étiquette varie, au début c'était Campari, Martini ou Cinzano, et depuis qu'il n'en trouve plus dans aucun des deux grands magasins, ni à l'Unic ni au Triumf, il arrive avec du vin albanais ou du Bitter roumain. Mais surtout, il apporte la promesse d'une tendresse sans fin et d'une patience sans borne.*

*Sauf qu'il est pressé. Que dehors le monde l'attend. L'attend, c'est le mot ? Tu vas trop loin, y a-t-il quelqu'un de plus modeste que lui ? Si tu veux, il te dira où il va, mais quel parcours compliqué ! Il te raconte en détail son premier rendez-vous, il t'énumère les suivants, que veux-tu encore savoir ? Voilà encore ceux de demain ! Nue au lit avec lui, tu participes à la vie agitée dans laquelle il a été jeté, sans y être pour rien.*

*Il se déshabille rapidement et les détails sordides de la pièce ne l'atteignent pas. Ou bien est-ce toi qui l'en protèges ? L'amour de 9 h 30 à 13 h 30, voilà ton pari, l'absolu peut bien aussi se travestir ainsi, Dieu peut descendre jusque dans des chambres de fortune, entre des cendriers remplis de mégots et des verres de Bitter roumain.*

*Dehors il neige sans s'arrêter sur une ville qui, vue sans neige, te semblerait très sale. Il t'a assuré de ses yeux clairs la fidélité que tu as perçue dans son attente émue, cette même fidélité dont tu doutes lorsque tu le vois partir en hâte.*

Letitia n'a encore rien raconté à Sorin de son cahier caché, ils ont peu de temps pour discuter lorsqu'ils sont ensemble, et au téléphone ils ne peuvent pas se dire grand-chose. Au début, Sorin l'appelait lorsque Petru était parti pour un baccalauréat ou une inspection de grade en province. Il le fait toutefois très rarement depuis qu'il a entendu dans le récepteur la voix sûre d'elle du professeur Arcan lui rappelant que l'accès à ce numéro lui était interdit, tout comme le corps de Letitia. Sorin raccrocha aussitôt, électrocuté par un plaisir légèrement pervers, mêlé d'humiliation, comme s'il avait été surpris dans une posture de promiscuité.

— Chez moi, tu peux appeler quand tu veux ! Si tu m'y trouves, tant mieux, sinon, tant pis, a-t-il dit à Letitia.

Lorsqu'elle le trouve chez lui, il chuchote à toute vitesse, et Letitia, sans y être jamais allée, voit le couloir étroit de leur appartement de HLM, et le tapis persan qui recouvre les carrés du linoléum sur lequel vont et viennent les pantoufles de madame Olaru. Elle avance jusqu'à la chambre de son fils pour deviner, de son oreille toujours plus sourde, qui est cette mystérieuse fille avec laquelle Sorin ne semble pas pressé de se marier – et pourquoi ?

Letitia est convaincue que Sorin sent, qu'il comprend tout ce qui lui passe par la tête, si bien qu'elle barre de deux traits consciencieux le mot *divorce* sur la page de son esprit. Plus précisément, elle le remet à plus tard, parce qu'il *n'est pas d'actualité* : expression qu'il emploie fréquemment, et qu'elle utilise de plus en plus souvent, comme les couples s'empruntent l'un à l'autre leurs pulls, leurs peignoirs et leurs phrases préférées. Et elle s'assoupit derechef, dans les tramways qui la portent en long et en large de Bucarest, sur

des sièges vaillamment arrachés. Bien qu'elle soit encerclée de récriminations, de disputes, d'odeurs de transpiration ou de mauvais déodorants, elle ne voit ni n'entend rien de ce qui l'entoure. Elle s'efforce seulement de garder devant les yeux de son esprit le sexe blond de Sorin lorsqu'il croît, brûlant, sous la pression de son bas-ventre, et son regard amoureux et attentif, arrêt sur image. Arrêt sur image.

\*

— Si on s'était pris un appartement dans une HLM, en propriété privée, comme ta mère y tenait tant, aujourd'hui on serait coincés par les mensualités ! Sans parler des heures d'autobus que j'aurais dû me farcir, et puis on aurait passé l'hiver dans un froid de canard ! Faut voir que la *philodorme* à mettre pour un appartement chauffé au gaz commence à être méritée ! Tu n'as qu'à gratter une allumette et il fait aussi chaud que tu veux ! dit Petru.

Quartier semi-central, rue Uranus, trottoir en pente, pour vis-à-vis le haut mur blanc de l'église Mihai Vodă, dont le clocher s'élève au-dessus d'une butte invisible. Sur la porte d'entrée, gardée par un homme en uniforme posté à côté de sa guérite, une petite plaque en métal annonce qu'ici se trouvent les Archives d'État ; et le tramway vrombit dans le virage de la station Izvor. Bâtisse solide, rez-de-chaussée, étage, entresol et mansarde, d'où ont été chassés il y a vingt ans, durant une autre ère glaciaire, les *propriétaires exploitants*, depuis lors partis dans une fosse commune, ou au cimetière Bellu, ou à l'étranger. Contrat de location au nom de Petre Arcan pour un appartement de deux pièces, cuisine, salle de bains et vestibule. L'intermédiaire, un ancien étudiant de Petru à la faculté sans assiduité, aujourd'hui petit bonnet à l'Icral, s'est contenté d'une *philodorme* symbolique.

*Philodorme* ! Le mot est familier à Letitia depuis le temps où

14. Au commencement	279
15. La convergence des systèmes politiques	298
16. Les stratégies d'un technocrate	319

*Quatrième partie*

TRANSITION

17. Été indien	339
18. Rôles	356
19. Le mensonge par omission	376
20. La mort annoncée de l'Éléphant	393

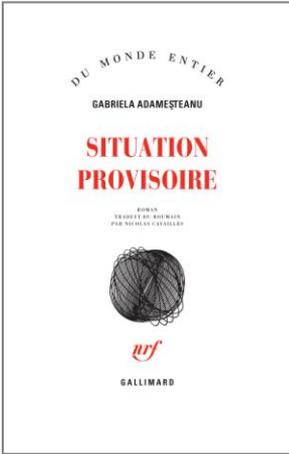
*Cinquième partie*

LE JOUR LE PLUS LONG

21. Dépressions	413
22. Le journal de Letitia	432
23. Les Mémoires de Khrouchtchev	447
24. Soirée d'adieu	463
25. L'accident	482

ANNEXES

<i>Arbre généalogique</i>	504
<i>Personnages historiques</i>	506



# Situation provisoire Gabriela Adameșteanu

Cette édition électronique du livre  
*Situation provisoire* de Gabriela Adameșteanu  
a été réalisée le 28 février 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070136049 - Numéro d'édition : 237406).

Code Sodis : N51310 - ISBN : 9782072461415  
Numéro d'édition : 237877.